

# LIEUX DE MÉMOIRE ET OCÉAN

Géographie littéraire  
de la mémoire transatlantique  
aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles

Sous la direction d'Yves CLAVARON et Odile GANNIER



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## ATLANTISATION : L'ESPACE DU MARTELOIRE ET LE « PASSAGE DU MILIEU »

L'espace de l'Atlantique est un espace de mémoire paradoxal : pour la majorité de ceux qui la traversent, cette étendue de séparation entre les continents représente elle-même un long vide pénible aveuglé par la préfiguration inquiète de l'arrivée, une zone géographique intermédiaire qui dessine la ligne de partage entre deux temps de l'histoire – quelle qu'elle soit, car l'Atlantique est de longue date le carrefour de routes commerciales qui versent d'un côté vers l'autre la misère et la spéculation.

À partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un formidable espoir secoue l'Europe : pour tous les peuples écrasés, opprimés, opprésés, asservis, massacrés, pour toutes les classes exploitées, affamées, ravagées par les épidémies, décimées par des années de disette et de famine, une terre promise se mit à exister : l'Amérique, une terre vierge ouverte à tous, une terre libre et généreuse où les damnés du vieux continent pourront devenir les pionniers d'un nouveau monde, les bâtisseurs d'une société sans injustice et sans préjugés<sup>1</sup>.

Dès lors la traversée à cette période est motivée sans doute par la nécessité mais se décide de manière volontaire, en réalisant un rêve d'avenir plus confortable, fût-ce sur la foi d'une illusion. Par la confrontation avec le réel, comme le héros de Kafka banni en Amérique<sup>2</sup>, se clôt l'espoir fragile de cette ruée vers la statue de la Liberté :

les immigrants qui débarquaient pour la première fois à Battery Park nardaient pas à s'apercevoir que ce qu'on leur avait raconté de la merveilleuse Amérique n'était pas tout à fait exact : peut-être la terre appartenait-elle à tous, mais ceux qui étaient arrivés les premiers s'étaient déjà largement servis, et il ne leur restait plus, à eux, qu'à s'entasser à dix dans les taudis sans fenêtres du Lower East Side et travailler quinze heures par jour. Les dindes ne tombaient pas toutes rôties dans les assiettes et les rues de New York n'étaient pas pavées d'or. En fait, le plus souvent, elles n'étaient pas pavées du tout. Et

---

<sup>1</sup> Georges Perec, *Ellis Island* [1995], Paris, P.O.L., 2019, p. 13.

<sup>2</sup> Franz Kafka, *Amerika* [inachevé, 1927].

ils comprenaient alors que c'était précisément pour qu'ils les pavent qu'on les avait fait venir<sup>3</sup>.

Ellis Island qu'évoque Georges Perec où les émigrants de troisième classe attendaient, parqués, l'autorisation de fouler le sol de l'Amérique, est devenu, comme l'île de Gorée ou comme le Mémorial-ACTe en Guadeloupe, un haut-lieu du tourisme mémoriel ; ces amers entre les deux rives se proposent, pour éviter leur répétition et réhabiliter les voyageurs de fond de cale, de rendre manifestes les traumatismes de la traversée, au lieu de les laisser enfouis dans les oubliettes honteuses du passé ; et tentent pour les vivants de raccommoder les fils de l'histoire. Pour d'autres, la visite est le moyen de conjurer une mauvaise conscience collective.

Entre les vagues de peuplement outre-Atlantique qui partagent l'expérience de la rupture, le critère différentiel est leur caractère volontaire ou forcé, qui détermine l'espoir d'une vie meilleure ou la fin de la liberté. Dans les transbordements imposés par le commerce triangulaire, l'océan entre ces deux rives de l'Atlantique peut être vu comme une image du dépouillement : la « traversée du milieu », le « *middle passage* » coupe définitivement les captifs de leurs attaches originelles. Même pour ceux qui ne meurent pas durant le voyage, le retour est de toutes façons impossible. L'Atlantique sépare un « avant » – une rive d'Afrique originelle reconstituée avec les lambeaux d'une mémoire arrachée – et un « après » – l'autre rive, celle de l'Amérique ou des Antilles, lieu dépourvu de sens où tout a été fait pour empêcher les solidarités entre arrivants : dépossession du nom, de la langue, des coutumes, des liens familiaux ou sociaux. Les naufragés de ce trafic sont dépouillés de tout.

Quoique toutes les traversées ne se ressemblent pas, l'Atlantique est un marteloire où se croisent des aspirations divergentes, un espace de circulation, au sens que Michel de Certeau assigne à ce terme.

Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable de temps. L'espace est un croisement de mobiles. [...]

En somme, l'espace est un lieu pratiqué<sup>4</sup>.

L'océan est ainsi le domaine de la trajectoire et du croisement des lignes de vie, qui ne vaut dans la mémoire que comme un entre-deux, vécu à fond de

---

<sup>3</sup> G. Perec, *op. cit.*, p. 74.

<sup>4</sup> Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. I. arts de faire* [1980], Paris, Gallimard, « Folio », 1990, t. 1, p. 173.

cale : ce n'est pas l'idée de mer en elle-même qui est retenue, mais la fracture qu'elle matérialise entre les rivages. La belle image du bateau comme le théâtre premier de cette histoire croisée, développée par Paul Gilroy dans *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*, n'est pas tant un condensé de la succession des bâtiments réels « au travers des espaces séparant l'Europe, l'Amérique, l'Afrique et les Caraïbes » qu'un « symbole-pivot », le point de départ de sa réflexion.

L'image du navire – un système en mouvement, micropolitique, microculturel et vivant [...] attire l'attention sur le « passage du milieu », sur les différents projets d'un retour rédempteur à la patrie africaine, sur la circulation des idées et des activistes ainsi que sur le déplacement d'objets culturels et politiques fondamentaux : tracts, livres, disques et chœurs<sup>5</sup>.

On ne peut étudier cet océan-là par les moyens de la géocritique parce que l'Atlantique qui a servi de cadre à la Traite est un non-lieu, une forme d'hétérotopie au sens proposé par M. Foucault.

Ce sont, parmi tous ces emplacements, certains d'entre eux qui ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent, l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis. [...] Il y a également [...] des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux bien qu'ils soient effectivement localisables<sup>6</sup>.

L'Atlantique est ce miroir qui renvoie une image inversée des deux mondes. En soi il n'existe guère, et les îles auraient plutôt tendance, dans la réalité, à lui tourner le dos, par tradition, parce que rien de bon ne peut en provenir. Pour les esclaves, c'est un espace subi, dont l'épreuve est redoublée par la captivité et les conditions de l'enfermement. Ils y sont confrontés à un baptême fatal qui trace une frontière entre la vie passée et l'avant-goût de la mort. Les descendants des esclaves transportés d'Afrique, nés outre-

---

<sup>5</sup> Paul Gilroy, *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*, Londres, Verso, 1993, p. 4 ; *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, trad. Jean-Philippe Henquel, Paris, Kargo, 2003, p. 19.

<sup>6</sup> Michel Foucault, « Des espaces autres » (conférence du 14 mars 1967), *Empan* n° 54, 2004/2, p. 12-19, ici p. 14-15, <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm> (consulté le 24/11/2017).

Atlantique, n'ont plus de rapport avec un espace hostile qui est presque la cause efficiente de leur condition et une frontière infranchissable même par les voies du marronnage. C'est une « zone de silence<sup>7</sup> », où l'humanité a disparu, et qui a ceci de paradoxal que la mémoire réelle en est éludée en tant que lieu, ne laissant que le souvenir du traumatisme qui accompagne la traversée : les « lieux de mémoire » au contraire – le lieu « implique une indication de stabilité<sup>8</sup> », chèrement acquise – sont au contraire des emplacements terrestres monumentaux renvoyant à un sens univoque dans la réactivation historique, début ou fin du voyage maritime. Visiter ces lieux balises de la mémoire est une façon de remonter le cours du temps, souvent de retrouver la trace d'un ancêtre et, symboliquement, de récupérer une filiation perdue.

W.E.B. Du Bois, auteur en particulier de *The Souls of Black Folks* en 1903, est reconnu par P. Gilroy comme le ou l'un des premiers à avoir défendu une double conscience des Noirs américains : l'Atlantique est alors au sens propre le trait d'union, même s'il n'est pas toujours présent dans la graphie, entre les deux membres du terme *African-American*. Du Bois définit ainsi le Noir en Amérique, écartelé entre deux univers :

[le] fils, né avec un voile et doué de double vue dans ce monde américain – un monde qui ne lui concède aucune vraie conscience de soi, mais qui, au contraire, ne le laisse s'appréhender qu'à travers la révélation de l'autre monde. C'est une sensation bizarre, cette conscience dédoublée, ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d'un autre, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous considère comme un spectacle, avec un amusement teinté de pitié méprisante<sup>9</sup>.

L'Africain-Américain (ou l'« Afro-Américain ») est donc bien l'être collectif déterminé par cet espace de mobilité – qui peut être une force si elle n'est pas la marque de l'opprobre ; force de la « diaspora » qui unifie une origine, même large, au-delà de la dispersion géographique de la Traite<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Le silence ou l'invisibilité sont développés entre autres par Richard Wright, *White Man, Listen !* [1957] et Ralph Ellison, *Invisible Man* [1952].

<sup>8</sup> Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, op. cit., t. 1, p. 173.

<sup>9</sup> William Edward Burghardt Du Bois, *The Souls of Black Folk* [1903], *Les Âmes du peuple noir*, trad. Magali Besson, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2004, chap. 1, « Sur nos luttes spirituelles ».

<sup>10</sup> Stéphane Dufoix précise cependant que le terme de « diaspora africaine » n'est pas de Du Bois, même s'il ne semble pas trahir sa pensée, et qu'il n'apparaît que dans les années 1960. Stéphane Dufoix, « W. E. B. Du Bois : “race” et “diaspora noire/africaine” », *Raisons politiques*, 2006/1, n° 21, p. 97-116. <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2006-1-page-97.htm> (consulté le 20/02/2021).

La traductrice Magali Bessonne précise la position surplombante, qui saisit d'un même regard les divergences de trajectoires excentriques.

Du Bois porte ainsi au jour dans les *Âmes* un projet qui, sous bien des aspects, s'apparente aux ambitions postcoloniales : du point de vue épistémologique, il pense les sujets comme relations et non comme essences ; il décrit sous le modèle du morcellement, de la discontinuité, du processus, un système d'échanges entre Blancs et Noirs qui n'en finit pas de s'établir dans l'entre-deux sans jamais se laisser fixer<sup>11</sup>.

L'appartenance territoriale symbolique est l'une des questions de ce que Du Bois lui-même nomme dans son essai « le problème noir ». Dans *Dusk of Dawn*, il évoque cette identité vectorielle, cette dualité d'origine.

Alors que je fais face à l'Afrique, je me demande : qu'est-ce qui entre nous constitue ce lien que je ressens plus que je ne peux l'exprimer ? L'Afrique, bien sûr, c'est ma patrie. Pourtant ni mon père, ni le père de mon père n'ont jamais vu l'Afrique ou n'ont su ce qu'elle représentait, ni ne s'y sont vraiment intéressés. La famille du côté de ma mère en était plus proche et cependant ce lien direct, culturel et racial, s'est atténué ; pourtant le lien qui me lie à l'Afrique est fort [...]<sup>12</sup>.

Si le souvenir de l'Afrique restait évidemment prégnant dans la génération des déplacés, les *bossales* des Antilles, la conscience d'une identité collective n'est recherchée que plus tard : peut-être quand, affranchis, les anciens esclaves ou leurs descendants se voient comme américains, mais ne sont pas considérés comme entièrement américains par leurs compatriotes : comme si leur appartenance au sol américain était moins légitime que celle des Blancs – pourtant arrivés aussi, en majorité, de par-delà l'Atlantique – côté nord.

La reconfiguration ne peut se conceptualiser qu'à partir de ce moment où les identités se nuancent, où les populations autrefois réduites à leur condition présente, corps sans passé et sans avenir, se voient accéder à l'histoire. Dans cette perspective, c'est bien « face à l'Afrique », dans une démarche de retour outre-Atlantique que la traversée peut se faire dans l'autre sens – au moins symboliquement. L'Afrique est alors le lieu fantasmé d'un retour possible à la matrice : retraverser l'Atlantique, libre et de son plein gré, serait le moyen de gommer en partie l'itinéraire de la Traite, ou de parvenir à écrire

---

<sup>11</sup> Magali Bessonne, préface à W.E.B. Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, éd. citée, p. VII.

<sup>12</sup> W.E.B. Du Bois, *Dusk of Dawn*, in *Dubois Writings*, New York, Library of America, 1986, p. 577, cité par P. Gilroy, *The Black Atlantic*, op. cit., p. 127 ; *L'Atlantique noir*, éd. citée, p. 174.

la suite de l'histoire. Maryse Condé, par exemple, a tenté de partir réellement vers l'Afrique, pour éprouver l'idée du retour – avant de revenir en Guadeloupe. L'idée d'une généalogie commune, pour une descendance géographiquement éparpillée, implique aussi, malgré « l'héritage social de l'esclavage ; la discrimination et l'insulte<sup>13</sup> », une familiarité réconfortante, des préoccupations communes, des projets concertés : la « présence africaine » est devenue au moins un temps l'étendard unificateur des aspirations à l'indépendance ou à un statut égalitaire. Pour autant, les retrouvailles avec le continent originel n'apportent pas toujours le retour à une identité.

Pendant un temps, les Antillais ont cru que leur quête d'identité passait par l'Afrique. C'est ce que nous avaient dit des écrivains comme Césaire et d'autres de sa génération ; l'Afrique était pour eux la grande matrice de la race noire et tout enfant issu de cette matrice devait pour se connaître, fatalement, se rattacher à elle. En fin de compte, je pense que c'est un piège... La quête d'identité d'un Antillais peut très bien se résoudre sans passer, surtout physiquement, par l'Afrique, ou si l'on veut, le passage en Afrique prouve simplement qu'elle n'est pas essentielle dans l'identité antillaise<sup>14</sup>.

Selon Maryse Condé, l'Antillais peut souhaiter que « l'Afrique devienne une mère adoptive, mais elle ne peut être une mère naturelle<sup>15</sup> » : l'incompatibilité autre qu'affective ou culturelle des origines africaines et des origines outre-atlantiques permet surtout un retour provisoire ou affectif. Mais cette représentation de l'Afrique, élaborée « hors sol », par-delà la distance de l'Atlantique symbolique, n'est toutefois pas nécessairement de nature à plaire aux Africains eux-mêmes, en quelque sorte instrumentalisés dans cette récupération fantasmée.

Ne serait-ce que parce que cette Afrique imaginée comme traditionnelle et intemporelle ne contient pas leur figure, celle de citoyen et citoyen du monde, cosmopolite universel. Les usages ou plutôt mésusages de l'Afrique dans les Amériques – même si elle servait à célébrer la modernité et la créativité du métissage à Cuba ou au Brésil – ont plutôt écorché le climat intellectuel africain<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Maryse Condé, « L'Afrique, un continent difficile », entretien avec Marie-Clotilde Jacquey et Monique Hugon, *Notre Librairie*, n° 74, 1984, p. 21-25, ici p. 22.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>16</sup> Carlos Agudelo, Capucine Boidin, Livio Sansone, « Introduction. L'Atlantique noir : une multiplication de points de vue », dans Carlos Agudelo, Capucine Boidin, Livio Sansone (dir.), *Autour de l'« Atlantique noir » : une polyphonie de perspectives*, Paris, Éditions de l'IHEAL, 2009, p. 13-26, ici p. 22, <http://books.openedition.org/iheal/2755> (consulté le 23/10/2020).

De même, au-delà d'une opposition en miroir est-ouest, le reflet renvoie évidemment aussi les unes aux autres, déformées, les images contraires du sud et du nord. Si Achille Mbembe affirme que « [l']Afrique est celle médiation grâce à laquelle l'Occident accède à son propre inconscient et rend publiquement compte de sa subjectivité<sup>17</sup> », il montre aussi le regard trouble qui relie les continents : afro-pessimisme, africanisme, afrocentrisme... Là encore, la question se pose en termes de rivalités de points de vue et de processus de domination, mais aussi de traversées, de trajets pendulaires entre les espaces.

Le souvenir du voyage initial que suppose le retour traduit l'activation d'une mémoire globale, au même titre que la généalogie ou l'histoire. L'image de l'Atlantique est une métaphore de cristallisation : le passage du milieu a été, dans le sens du départ, la cause de la perte des repères et des valeurs, tandis que le retour, orienté par des aspirations confuses, se conçoit malgré tout comme une forme de revanche sur le cours de l'histoire, une réappropriation de l'évolution commune. Ce qui se joue dans l'espace symbolique de l'Atlantique est la délocalisation d'une histoire au long cours, celle de la « relation ».

Il est certes salutaire de conserver une « mémoire atlantique », de s'amarrer aux repères tangibles, mais aussi de parcourir cet espace librement et dans tous les sens : le « passage du milieu » emprunté par un V. S. Naipaul n'est pas non plus, et pour cause, un retour à l'Afrique outre-Atlantique, mais un autre trajet de retour de la Grande-Bretagne aux Antilles, avant de refermer la boucle. L'émergence du concept de « l'Atlantique noir » a permis de penser le processus des racines par-delà les ancrages terrestres, dans ce moment de crise qu'est la traversée forcée, et porter tout ce qu'elle a entraîné dans son sillage. L'histoire cependant n'est pas passée, comme le constate en 2007 Paul Gilroy lui-même :

Quand j'ai écrit *The Black Atlantic*, je pensais à l'histoire de l'esclavage. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour il y aurait des personnes qui remonteraient les côtes de l'Afrique de l'ouest dans un petit bateau pour atteindre les pays de l'Union européenne. Alors peut-être y a-t-il un autre Atlantique noir, fait de l'expérience de ces personnes qui ont quitté l'Afrique afin d'entrer dans la forteresse du monde développé<sup>18</sup> ?

---

<sup>17</sup> Achille Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, p. 11.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 13, citant Paul Gilroy, « Nouvelle topographie d'un Atlantique noir, entretien avec Paul Gilroy », propos recueillis et traduits par Christine Eyene, *Diaspora : identité plurielle*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Évidemment les traversées sont aussi la continuation du trajet des Antilles en direction de l'Amérique du nord, sur des embarcations de fortune. Ces trajets dans un sens puis dans l'autre, à l'image d'une marée, prouvent que l'Atlantique garde la trace des traversées aveugles ou lucides ; et que les écritures migrantes, la littérature d'exil, n'appartiennent pas à un passé révolu.

Mais la mémoire transatlantique permet aussi d'envisager l'étale de l'*atlantisation* comme projection libératoire : la géographie des circulations se déplace à un autre niveau cartographique, elle revendique le choix de déplacements d'un bord à l'autre parce que l'espace créé entre les continents a perdu la binarité de côtes opposées. Si la misère ou la menace jettent encore les migrants sur d'autres rails de circulation établis par de nouveaux trafics, la route d'est en ouest n'est plus celle qui a été imposée par la force : si contraints qu'ils puissent être par la nécessité ou la menace parfois vitale, les voyages d'émigration par l'Atlantique semblent aujourd'hui le fait de ceux qui les entreprennent. Comme Maryse Condé se sent plus antillaise après une boucle vers l'Afrique, un Américain pourrait se dire simplement américain s'il le souhaite sans avoir à justifier d'attaches ailleurs, ou au contraire assumer une filiation qui l'honore ; les Haïtiens, qui ont réglé dès 1804 – en dépit d'autres souffrances – le principe de l'esclavage et de l'indépendance, peuvent plus facilement se projeter dans d'autres espaces que l'Atlantique ; celui qui veut se réclamer d'une identité plurielle n'est pas assigné à sa résidence ou à son phénotype, quels qu'ils soient. L'atlantisation suggère un potentiel éclatement des frontières, un déplacement des perspectives transnationales, une projection dans d'autres triangulations.

S'interroger sur le retour vers l'Afrique, sur les traversées en tous sens sur un Atlantique assombri par la légende noire de ses exils dessine un nouveau marteloire, celles de leurs destinations et de leurs motivations. Le résident en mal de racines peut fouiller dans une mémoire collective à la recherche de signes et de repères. Le visiteur curieux ou pensif peut aussi méditer devant les lieux devenus stables où l'histoire se trouve commémorée. Le voyageur avide de liberté de mouvement imagine ses destinations. Mais c'est aussi la communauté littéraire des espaces qui permet d'éviter le repli dans des cercles étroits : la traversée des langues et des imaginaires peut déterminer ainsi plutôt des conjonctions que des écartèlements. Si l'histoire littéraire « transatlantique » étudie « des rencontres entre les trois continents », en n'étant « ni européenne, ni américaine, ni africaine, [...] attachée à un espace intermédiaire entre les histoires nationales, les histoires d'une région et celle de la mondialisation littéraire<sup>19</sup> », on peut attribuer à l'atlantisation cette

---

<sup>19</sup> Jean-Claude Laborie, Jean-Marc Moura, Sylvie Parizet, « Introduction », *Vers une histoire littéraire transatlantique*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 11.

capacité dynamique qu'a la littérature de jeter des ponts, ou de se donner les moyens de voyager d'un bord à l'autre, ou même de ne s'affilier à aucun port d'attache.

Odile GANNIER  
Université Côte d'Azur, CTEL